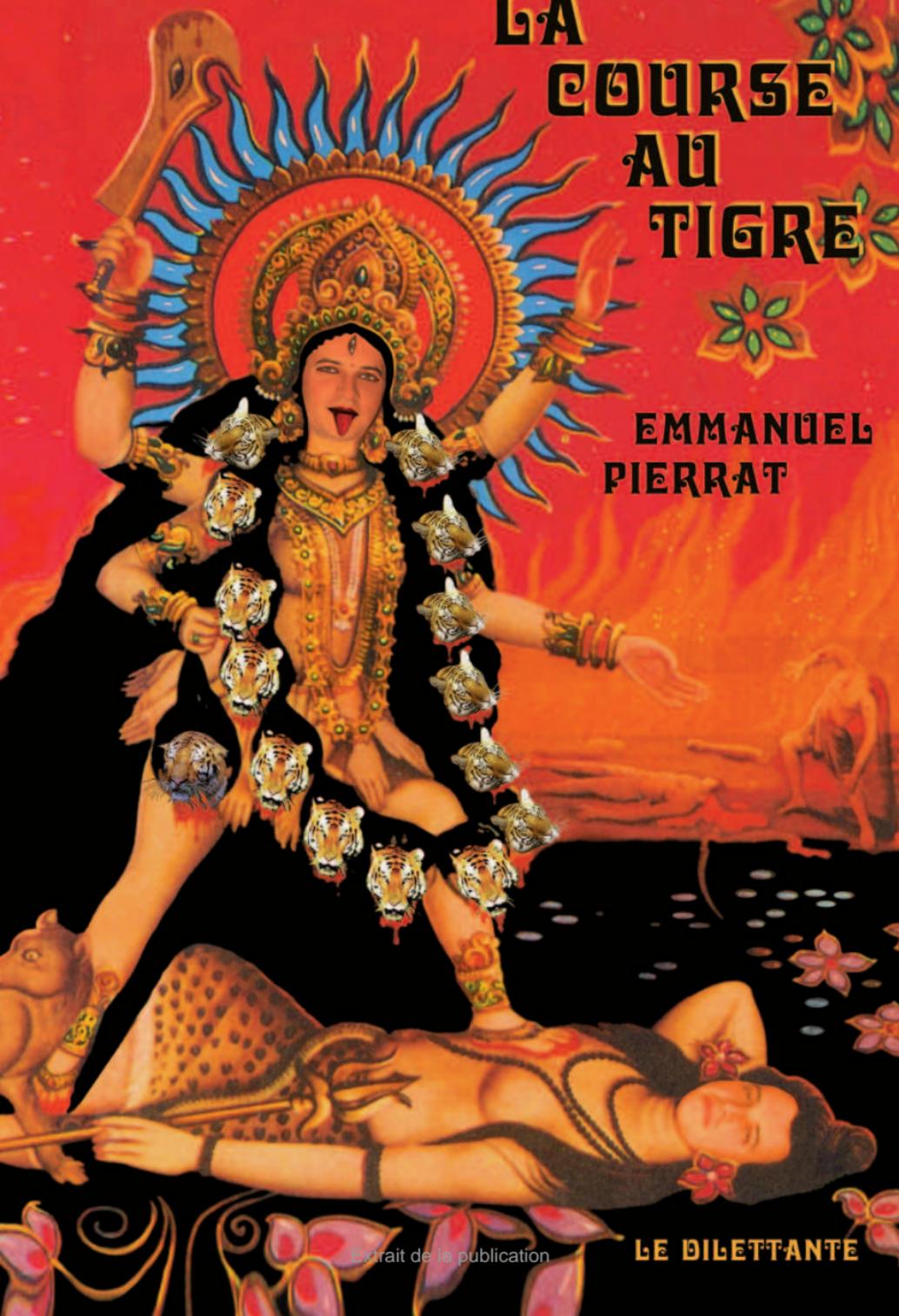


LA COURSE AU TIGRE

EMMANUEL
PIERRAT



Extrait de la publication

LE DILETTANTE

Emmanuel Pierrat

La Course au tigre

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard
© le dilettante, 2003.
ISBN 978-2-84263-412-4

*Pour mon frère Jérôme,
en souvenir d'un jour de mousson*

Shâdou, shâdou
(l'atterrissage)

L'avion avait à peine touché la piste que tous les passagers se mirent à murmurer « *shâdou, shâdou* ». L'hôtesse en sari voulut rassurer l'Occidental, assis, perplexe, à ses côtés : au Bengale, de tels chuchotements équivalaient à des applaudissements nourris. La rumeur s'arrêta en même temps que l'appareil.

Bastien Sentiment ne s'était pas joint à la manifestation générale. Mais, au « *Welcome in Calcutta* » lancé par le commandant de bord, il ferma les yeux en signe de soulagement, adressant ses remerciements silencieux aux trente millions de divinités hindoues ; car l'une d'entre elles était sans doute en charge de la protection des voyageurs athées. L'avion, un amas de tôles rouillées, s'était posé sans heurts.

Des compatriotes avaient pourtant rapporté et prédit à Sentiment d'inévitables bonds sur le tarmac changé en trampoline, un slalom entre des vaches réputées sacrées, bref, un atterrissage aussi catastrophique qu'inoubliable.

De toute façon, il avait déjà vomi au cours du vol, ébranlé par une surdose de Nivaquine et des acrobaties aériennes plus ou moins contrôlées. Indian Airlines avait tenté de l'achever à l'aide d'une barquette de tandoori périmé. L'estomac de Sentiment gargouillait depuis des heures, comme amibé par avance, en marque de bienvenue.

Sur la passerelle, la chaleur ne le surprit pas. À bord, la climatisation était en panne et il avait sué sur son siège, qui, de poisseux au départ de Delhi, était devenu spongieux après deux heures de vol. Au fur et à mesure de la descente, l'obscurité avait très vite recouvert la campagne entourant les bâtiments du Calcutta International Airport, incarné par trois informes casemates en béton, une épaisse couche d'amiante et des tôles de plastique en guise de toit.

Derrière ses grosses lunettes de myope, Sentiment contempla la désolation des «*Arri-*

vals ». Des moucheronns formaient des nuages dans les halos des néons. Des Indiens en uniforme dormaient sur le sol. Il n'y avait pas plus de vaches que sur la piste, mais de la bouse séchait jusque sur les trolley à bagages.

Alors qu'à Delhi une meute de guides, chauffeurs de taxi et prétendus cousins d'hôteliers avaient manqué l'étouffer, ici, son air d'invulnérable laissait indifférent l'ensemble des parasites patentés de l'aéroport. Ce désintéret apportait un répit agréable, mais donnait aussi l'impression de n'être plus rien, même commercialement. Son existence n'avait désormais ni d'importance ni de valeur pour quiconque. Il savait qu'il pourrait être accidenté, agressé, se vider d'une chiasse cholérique sur le trottoir, sans qu'un seul des dix-huit millions de citadins y prête une roupie d'attention.

Sentiment redit le nom de l'établissement, en s'efforçant peu à peu, par souci de clarté, de le prononcer comme Arafat au journal télévisé : « *Grrreat Easterrrn Hotel* ». Le conducteur de taxi et son comparse dodelinèrent de la tête, pour signifier qu'ils avaient enfin compris. Le globe-trotter avait retenu, dans *La Mousson* de Louis Bromfield, que les hindous opinent en

guise de désaccord et balancent leur chef d'une épaule à l'autre pour approuver. Il avait bel et bien atteint l'envers du monde et, par la même occasion, pénétré dans le monde à l'envers.

Il ne s'inquiéta pas lorsque le collègue du chauffeur monta à son tour dans le véhicule. À l'issue d'une journée de travail, l'accompagnateur prendrait le relais de son camarade, qui irait s'allonger – ou plutôt se recroqueviller – dans le coffre pour dormir. Ils accomplissaient les deux-douze à eux seuls, sans presque jamais quitter le véhicule.

La grosse Ambassador jaune et noire prit la route. Elle la prit même en totalité, s'efforçant de rouler sur ce qui subsistait de la ligne médiane. Seule l'apparition d'une paire de phares ou la rencontre de fantômes d'origine incertaine – des dahus nocturnes et monstrueux, dont la silhouette dessinait à la fois un buffle, des enfants dénudés et une vieille femme drapée d'un sac à puces – faisait soudainement dévier la lourde carcasse de ferraille de sa trajectoire.

Le bolide atteignait presque les vingt-cinq kilomètres heure. La vie semblait défilier en super-huit, tressautante, rapide et muette. Le

chaos du moteur battait au rythme des mouvements saccadés du compteur. Le mécanisme vital, fixé hors de l'habitacle, à même le capot, tel un abri pour oiseaux, avait été badigeonné d'un rouge-orange divin et enrobé de fleurs d'hibiscus consacrées. « Chlak », « chlak » criait cet objet de culte en déchirant la nuit bengali.

Tartarin de Nevers
(*le matériel*)

Son périple ressemblait bel et bien à l'aventure coloniale qu'il avait imaginée en quittant la Nièvre, la veille, le 4 juillet 1977. Les moustiques, le climat, la végétation et autres ingrédients indispensables au décor exotique le plus convenu étaient au rendez-vous. Sentiment ne prêta guère attention aux fruits conjugués des progrès de la science et du commerce, qui se glissaient dans le tableau sous forme de traveller's checks, d'air conditionné, de vaccin contre la fièvre jaune, et de slogans pour le Thum's up, l'imitation locale du Coca-Cola.

Bastien Sentiment habitait Nevers. À Calcutta, le dépaysement était garanti, plus encore qu'à Aurillac, où sa sœur résidait, qu'à Nogent-le-Rotrou, au cimetière duquel repo-

saient ses parents, ou même qu'à Paris, dont il s'approchait chaque année, par la porte de Versailles, à l'occasion du Salon de la chasse. Certes, ses quêtes armées l'avaient amené à parcourir l'Afrique francophone. Mais en réalité, toute sortie de la Nièvre – et *a fortiori* dans une ancienne colonie britannique – tournait donc à l'événement.

Pour Sentiment, le lien, ténu mais évident, entre la Nièvre et Calcutta passait par Marguerite Duras : elle avait d'abord enfermé les Japonais à Nevers. Seize ans plus tard, sortait *Son nom de Venise dans Calcutta désert*, que Sentiment avait vu au ciné-club de La Charité-sur-Loire. Ces points de contact, il se les ressassait comme une attache familière avec le Bengale. Il voulait oublier que la grande Marguerite n'avait entrevu Calcutta que lors d'une escale de deux heures, avant de reconstituer l'Inde, dans l'œil de la caméra, en région parisienne. La romancière ne devait pas davantage apprécier la chasse au gros, pensa-t-il en surveillant le déchargement de ses fusils.

Le franchissement des douanes n'avait pas été très difficile, le langage universel du papier-

monnaie glissé dans le passeport ayant prouvé son efficacité légendaire. Les bureaucrates et policiers, ici pas plus qu'ailleurs, ne deviendraient un obstacle à ses projets : tout était question de communication entre l'administré et le préposé.

La manutention des armes s'annonçait plus périlleuse. Des coolies un peu rustiques risquaient d'endommager le matériel. Sentiment n'entretenait aucun espoir de pouvoir remplacer ou même réparer un arsenal aussi précisément choisi. La chasse au tigre ne se pratique ni au pistolet à bouchon, ni avec une pétoire à mangouste. Une arme abîmée et l'expédition vacillait.

En revanche, il se moquait d'un éventuel accident de tir. Bastien Sentiment savait que, pendant le transport, aucune pièce n'était chargée. Seule la curiosité, cumulée à la bêtise humaine, pourrait conduire l'un des porteurs à en abattre un autre. De plus, dans ce pays où tout être, quelle que soit sa confession, croyait en la réincarnation, un coup de fusil malencontreux serait peu dommageable, si tant est que Sentiment n'en fût pas lui-même victime.

Trois malles complètes de fûts de canon, de munitions, de lunettes de précision, avaient fait le voyage avec lui depuis Nevers. L'armurier s'était réjoui d'une telle commande. La secrétaire de l'étude notariale, la vieille Marie Michelet, s'était ouvertement foutue de la gueule de Sentiment, l'appelant quinze jours durant « Maître Tartarin » et assurant les clients, plutôt perplexes, qu'il s'absenterait pendant huit semaines pour cause de déplacement familial à Tarascon. Bastien Sentiment avait abandonné ses bureaux feutrés pour les deux mois d'été qu'il estimait nécessaires à son entreprise cynégétique.

À Nevers, il vivait seul dans la grande maison que lui avait léguée son père, en sus d'une charge de notaire et d'une bibliothèque d'ornithologie. Bastien, à la différence de maître Raymond Sentiment, son géniteur, n'avait aucune sympathie pour la zoologie pacifique. Son père ne capturait que les papillons et les scarabées, qu'il relâchait sitôt leur beauté mémorisée. Il observait aussi les oiseaux et vouait un culte à John James Audubon. C'est avec délicatesse que Raymond Sentiment aimait surprendre les espèces les plus colorées de la

création, se contentant de les immobiliser un instant ou de les saisir dans la ligne de mire de ses jumelles.

Tout au contraire, Bastien se nourrissait de l'intense libération que provoquait la brève pression sur la détente, le coup de feu soudain, la fumée qui entoure le tireur, le destin lancé à pleine balle. Il savourait plus encore l'odeur de la poudre que le goût du sang ou la beauté d'une fourrure.

Son meilleur ami, le docteur Jamais, psychiatre au C.H.U. de Nevers, avait diagnostiqué un syndrome, bénin selon lui, de « chasseur en série ». Chaque nouveau cadavre procurait un bref apaisement. Jamais n'avait pas cherché à dissuader Sentiment. Il l'avait même poussé à traquer de plus gros animaux. Car la dépouille d'un renard ne le tenait assouvi qu'une semaine, une antilope à peine dix jours et un gnou un petit mois. À cette échelle, lion ou panthère le laissaient en paix tout un hiver. Seul un mammoth lui aurait garanti une année de tranquillité et permis sans doute de commencer une thérapie.

De battue en safari, Bastien Sentiment s'était donc métamorphosé en chasseur de

fauves, comme on devient tout aussi inutilement recordman sportif ou collectionneur frénétique. Il se délectait de voir la bête s'affaisser, le carnassier s'écrouler dans toute sa vanité. Il voulait que, d'un coup de baguette magique et tonitruante, s'évanouît la force des monstres.

Combattre (la moustiquaire)

Le Great Eastern Hotel avait été construit dans les années 30 et, depuis, n'avait guère connu de rénovation, voire de nettoyage. Son inauguration avait été l'une des dernières manifestations du faste de Calcutta, dont l'opulence, toute relative, avait débuté en 1698 avec l'installation du comptoir de l'East India and Company. L'expansion de la ville s'accéléra dès 1717, lorsque les Anglais obtinrent du potentat local la liberté de commercer dans tout le Bengale, des pentes de l'Himalaya, au Nord, jusqu'aux deltas du Gange et du Brahmapoutre, au Sud. Leur champ d'action couvrait donc plus de cent mille kilomètres carrés de rizières, en grande partie inondées par les caprices des fleuves sacrés qui rejo-

gnent l'océan Indien. En 1772, la cité avait été désignée capitale du Raj britannique. Le climat, les maladies et la concurrence des autres États coloniaux n'avaient pas empêché Calcutta de prospérer, grâce à la culture du jute, de l'opium, du thé et de l'indigo.

Mais, en 1912, l'administration avait transféré la capitale de l'empire des Indes à Delhi. Les grandes entreprises de négoce et les usines textiles avaient peu à peu suivi, laissant au Bengale des installations hors d'âge et des ouvriers décharnés. Sitôt inauguré, le Great Eastern Hotel, conçu à contre-courant et achevé trop tard, après moult atermoiements, s'était fané, en harmonie avec le reste de la ville.

Quatre fléaux successifs avaient alors définitivement perdu l'endroit. Les massacres de 1946, entre hindous et musulmans, avaient produit six mille morts supplémentaires en une seule journée. Ce n'était qu'un prélude aux tueries qui, l'année suivante, allaient accompagner l'indépendance. Celle-ci, entraînant la création du Pakistan musulman, provoqua l'afflux de millions de réfugiés hindous à Calcutta, désormais ville quasi frontalière. En 1971, le Pakistan se scindait à son tour. De

nouveaux exilés avaient fui sa partie orientale, autrefois territoire du Bengale, et rebaptisée État du Bangladesh. Depuis trente ans, Calcutta croissait et grouillait de peuples en diaspora.

Tous ces événements avaient fait le miel d'une missionnaire albanaise en manque de reconnaissance, puis d'un journaliste français qui avait affublé Calcutta de la marque infamante de « Cité de la joie » pour mieux en souligner la misère. La partition absurde de 1947 avait engendré celle de 1971, dont s'était repue la mère Teresa, transformée à son tour en produit dérivé. Dans ce misérable commerce de la misère, des esprits cyniques auraient décrypté une éloquente mise en abyme ; les Indiens préféraient évoquer le cycle inéluctable. Le marché du bidonville était lancé.

Bastien Sentiment mâchonnait tout cela en attendant que le réceptionniste daignât terminer sa bande dessinée. Il avait choisi le Great Eastern Hotel, car il avait la nostalgie des noms magiques et des lieux de légende. L'ancien palace était mythique, à ranger, selon le palmarès de Sentiment, aux côtés du Yak and Yeti de Katmandou, du Strand de Rangoon. L'établissement avait même rivalisé, plus loin